

AKTUELL

GESUNDHEITSREFORM

Parlamentarische Farce

Richard Graf

Erstes Opfer der Reform im Gesundheitswesen: die viel beschworene Transparenz.

„Ich kann mich morgen im Spiegel betrachten“, so Gesundheitsminister Mars Di Bartolomeo, als er am Mittwochabend zusammen mit den Fraktionschefs von CSV und LSAP sowie Vertretern der Ärztervereinigung AMMD der Presse die frohe Botschaft verkündete, dass die Bummelstreikaktion der Ärzte ausgesetzt werde und bei der Gesundheitsreform ein Kompromiss erreicht worden sei. Doch hinsichtlich des genauen Wortlauts dieser Vereinbarung blieb der Minister jede Information schuldig.

Begründet wurde dies mit der für den folgenden Tag anberaumten Sitzung der Gesundheitskommission des Parlaments, die das Recht habe, in dieser Sache als erster informiert zu werden. Ein solches Recht hat es tatsächlich gegeben, allerdings nur

für die Mehrheitsparteien, deren Vorsitzende bei der Aushandlung des Kompromisses zugegen waren. Nicht so für die Opposition: Sie wurde im Verlauf der Kommissionssitzung nur tröpfchenweise informiert. Tatsächlich akzeptierte die parlamentarische Kommission mehrheitlich das vom Minister vorgeschlagene Prozedere, wonach in der Sitzung das Gesetz Artikel pro Artikel durchzugehen und die mit der AMMD ausgehandelten Änderungsvorschläge nach und nach einzuarbeiten seien. Ähnlich verfahren wurde mit den formellen Oppositionen des Staatsrates und den Einwendungen der Datenschutzkommission, deren Bericht erst am Vortage eingegangen war.

Die Abgeordneten wussten also zu Beginn der Sitzung, für die der ganze Tag anberaumt war - plus einer eventuellen Verlängerung am Freitag Nachmittag - noch nicht, welche Ausrichtung das ganze Gesetz durch die

Änderungsvorschläge erfahren würde. Zielorientiertes Arbeiten scheint im parlamentarischen Geschäft immer noch ein Fremdwort zu sein. Beim woxx-Redaktionsschluss war gerade einmal ein Drittel der Gesetzesvorlage auf diese Weise „abgearbeitet“. In ihren diversen Stellungnahmen schien es den Mehrheitsabgeordneten wichtiger, ihre Freude und Befriedigung über das Ende des Ärztestreikes zu bekunden, als über das Gesetz und seine Änderungen zu debattieren.

Zielloses Abarbeiten

Dass nicht nur Ärzte und Spitäler, mit denen der Minister bis zuletzt verhandelte, sich mit dem Gesetz schwer tun, sondern auch die gewerkschaftlichen Vertreter anderer im Gesundheitsbereich tätiger Personen, hat bislang nur wenig Niederschlag in der Debatte gefunden. Der Verdacht, es gehe dem Minister ohnehin nur darum, das knappe Zeitfenster bis zum Jahresende zu nutzen, um allen Beteiligten den von den Koalitionären vereinbarten Obolus abzutrotzen, gewinnt durch dieses untransparente Vorgehen neue Nahrung.

Das mehrfache Umschreiben diverser Artikel mit zum Teil widersprüchlichen Resultaten - etwa beim „médecin référent“ - hat kaum dazu beigetragen, die Qualität der Texte zu

verbessern. Und der Makel, dass das Gesetz sich auf all zu viele noch nicht bekannte großherzogliche Reglemente beruft, bleibt auch nach der Einbeziehung diverser „oppositions formelles“ des Staatsrates bestehen.

Am schwersten dürfte aber wiegen, dass die eigentlich Betroffenen, die Patienten, bislang überhaupt nicht zu Wort gekommen sind. Auch wenn die Repräsentativität der „Patientenvertretung“ von manchen Seiten in Frage gestellt wird und ihr Vorstand sich nicht unbedingt durch Hyperaktivität auszeichnet, ist das Fehlen einer Analyse aus der Sicht der Betroffenen doch als ernster Mangel zu werten.

Keine besonders guten Voraussetzungen also für die Kommission, der keine drei Wochen mehr bleiben, um dem Plenum Bericht zu erstatten und ein neu formuliertes Gesetz vorzulegen. Dieses wird dann in wesentlichen Punkten nichts mehr gemein haben mit dem von den verschiedenen Berufskammern und betroffenen Verbänden und Organisationen unter Zeitdruck kommentierten Vor-Entwürfen des Ministers. Infolgedessen wird es für die Abgeordneten noch schwieriger werden „nach bestem Wissen und Gewissen“ zu beurteilen, ob diese Reform überhaupt den aktuellen Erfordernissen des Gesundheitswesens gerecht wird.

LOGEMENT

Course d'obstacles

David Wagner

Le Luxembourg n'est pas épargné par des pratiques discriminatoires en matière d'accès au logement. Mais il existe des lois afin de les combattre.

Le Luxembourg serait-il un pays particulièrement tolérant ? En tout cas, jusqu'à ce jour, aucune procédure judiciaire n'a été entamée pour cause de discrimination au logement. Pourtant, des témoignages existent. Tel cet agent immobilier qui a relaté, lors d'une conférence de présentation de brochures éditées par la Caritas destinées aux propriétaires et agences immobilières, cette histoire d'une propriétaire lui enjoignant de ne pas accepter des candidatures d'étrangers.

En Belgique, un tribunal de première instance a pour sa part ordonné à un propriétaire qui avait demandé à son agence de ne louer qu'à des couples « traditionnels », de cesser d'adopter un comportement discrimi-

minatoire à l'encontre de personnes homosexuelles.

Pourtant, la législation luxembourgeoise, datant de deux lois de 2006 et 2007, est très stricte, car elle prohibe toute discrimination fondée sur la religion, les convictions, le handicap, l'âge, l'orientation sexuelle, l'origine ethnique et le genre. Les personnes contrevenant à la loi sont passibles d'une peine d'emprisonnement allant de huit jours à deux ans et d'une amende pouvant s'élever de 251 à 25.000 euros.

L'absence de poursuites judiciaires peut toutefois s'expliquer. D'une part, il paraît évident qu'un-e candidat-e à la location soit peu enclin-e à poursuivre un-e propriétaire. La relation entre le propriétaire et le locataire n'en serait que plus détériorée dans l'éventualité d'une location effective. Néanmoins, une telle procédure envers des agences pourrait

servir de coup de semonce salvateur face à de telles pratiques. Mais encore faut-il que la législation soit connue. Car si l'injonction à la discrimination d'un propriétaire à l'adresse d'une agence immobilière est punissable, celle-ci engage également sa responsabilité pénale si elle obtempère.

Voilà pourquoi la brochure de la Caritas donne des exemples concrets de « bonnes pratiques » incitant les agents immobiliers à « déconstruire » les stéréotypes véhiculés par les propriétaires. Mais peut-être que la brochure pêche par une certaine naïveté en partant du principe que l'agent lui-même dispose d'une vue plus émancipée que le propriétaire. D'autant plus que ces discriminations peuvent se montrer particulièrement sournoises. Par exemple ces propriétaires, qui, sous prétexte qu'ils ne désirent pas que leurs locataires possèdent un animal de compagnie, veulent en fait, pour certains, exclure les personnes aveugles.

De manière générale, la législation établit une distinction entre la discrimination directe et indirecte. Si l'exemple de l'animal de compagnie peut paraître tiré par les cheveux, la question devient plus concrète

lorsqu'il s'agit de personnes handicapées. En effet, la loi stipule qu'il y a discrimination indirecte « lorsqu'une disposition, un critère ou une pratique apparemment neutre est susceptible de léser des personnes (...) sauf si la pratique en question peut se justifier objectivement par un but légitime ». Par exemple, le propriétaire est considéré comme agissant de manière discriminatoire s'il refuse d'aménager son habitation de manière à ce qu'une personne souffrant d'un handicap puisse y loger. Si le principe de proportionnalité financière le permet, il se voit ainsi contraint de prévoir une rampe d'accès à l'établissement.

Dommage toutefois que la législation ne prévoit pas, de manière plus globale, de sanctionner une discrimination de plus en plus courante sur l'ensemble du territoire : celle que le marché de l'immobilier exerce à l'encontre des pauvres qui sont d'office de plus en plus exclus de la location d'un appartement décent à un prix abordable. Mais sur ce point, c'est une véritable politique du logement qu'il faudrait, le parent pauvre des gouvernements successifs.